

# Saïda... blèdi

On ne parle bien, dit-on, que de ce que l'on aime. Je vais essayer de vous parler de mon pays. Mon pays ! c'est Saïda, une petite ville heureuse à l'image de son nom, nichée à 800 mètres d'altitude dans un repli de terrain au pied des premiers contreforts des Hauts Plateaux, à la naissance de l'oued Oukrif et de l'oued Saïda. Paradoxalement, dans ce pays de forêts, la ville fut implantée dans un paysage sec et brûlé par le soleil. Il faut dire que la présence de l'oued Saïda, et la eourde de la fontaine Maboul ne furent pas étrangers à ce choix.

L'Histoire française de notre ville commence le 22 octobre 1841. Ce jour-là, le Maréchal Bugeaud, en personne, prenait la petite ville arabe, brûlait et démantelait, dans les Gorges du vieux Saïda, une enceinte fortifiée qui avait servi à l'émir Abd-el-Kader de dépôt de vivres et munitions. Pourtant il ne s'y implantait pas. C'est seulement en août 1843, qu'à la demande des douars Ouled Khaled (Nazereg) et Hassasnas, le colonel Gery et le général Lamoricière reviennent à Saïda pour en chasser Ben Allal, un lieutenant de l'Emir. Tous les Saïdiens connaissent la colonne Lamoricière, sur la route des Hassasnas. Un poste militaire est créé au début de 1844. Les troupes campent sous les marabouts, et construisent pour s'y installer le camp des chasseurs et, dans la foulée, étudient, implantent et commencent la construction de la Redoute. Une enceinte fortifiée, avec des remparts à la Vauban, bien construits, deux belles portes, de Tiaret à l'Est, d'Oran à l'Ouest, qu'on ferme tous les soirs. La Redoute est le premier embryon de la future ville. Plus tard, une route sera tracée qui rellera Saïda à Mascara et Oran. Nous n'étions plus coupés du reste du monde, nous n'étions plus seuls. Le territoire est administré par le bureau militaire de la Yacoubia, à qui succédera, en 1865, le Centre administratif dirigé par les militaires. C'est l'époque des bureaux arabes qui ont laissé dans la région des souvenirs de fermeté, mais aussi de justice. L'armée gouverne, protège, administre, éduque, enseigne, soigne, établit et perçoit l'impôt, rend la justice... Le 25 août 1880, l'Administration prend sa forme définitive, avec la division du territoire en deux grandes unités administratives : la commune de Saïda (plein exercice) avec l'adjonction du douar Nazereg et la commune mixte comprenant huit grands douars du territoire.

Mais avant d'en arriver là, 35 ans s'étaient écoulés, au cours desquels, sous la tutelle de l'armée, la ville commençait de naître. C'était l'époque héroïque. Elle devait durer jusqu'en 1865. Tout commence en 1844. Alger est française depuis 14 ans, Oran depuis 13. Pour Saïda c'est l'an 1. Avec l'installation définitive de l'armée, arrive dans ses fourgons ou sur ses pas, le peuple qui accompagne toujours les armées en marche. Tout un petit peuple, surgi, on ne sait d'où, de toutes races, de toutes origines, français, juifs, espagnols, italiens, arabes aussi, fournisseurs de l'armée, transporteurs, commerçants, artisans, ouvriers, paysans, aventuriers de tous poils, hommes pour qui la parole donnée avait valeur de contrat, et filous patentés, courtiers et maquignons trop habiles, tenanciers, restaurateurs, bistrots, interprètes approximatifs, faussaires en titres de propriété, tout un petit peuple haut en couleurs, pittoresque, attendrissant quelquefois, et en définitive attachant, malgré ses défauts, ou peut-être à cause d'eux. Ils avaient pourtant en commun l'esprit d'aventure, le courage, le goût du risque, la volonté, la ténacité poussée jusqu'à l'entêtement, un moral à toute épreuve et un destin irréversible. Ils étaient venus de leur pays, sans esprit de retour. Ils devaient s'implanter ou disparaître. Ils étaient, c'est certain, durs pour les autres et pour eux-mêmes. « A ce jeu là, seuls les plus forts survivent. » Ils savaient que la réussite passerait par toutes les privations et tous les sacrifices. C'était le Texas, indiens et colts en moins.

Dans leur foulée, en 1846, arrivèrent les premiers colons. La connaissance d'une ville passe par celle de son cimetière. Je n'aurai plus jamais la chance d'interroger les tombes du cimetière de ma ville, et cet article basé sur quelques rares documents et surtout sur ma mémoire, et celle meilleure de mes amis Maurice Solari, Louis Cambas, Mme Melssonier (pour nous, Laurence Vidal), Maurice Escudie et Albert Dufour, comportera inévitablement des lacunes, de grosses lacunes. Mais qu'importe si j'arrive à en faire revivre l'esprit. Je ferai de mon mieux, et mes amis Saïdiens, je le sais, me pardonneront mes oublis et mes erreurs.

Dans l'enceinte de la Redoute en construction (juin 1845), les militaires se logent et installent leurs bâtiments administratifs, construisent une école, un hôpital militaire, un cercle, une chapelle dans laquelle furent baptisés, par le curé Pons, tous les gens de mon âge, et voici que tracée par un officier du génie, surgit une petite ville fortifiée que les habitants rejoignent à la nuit tombée, et on ferme les portes chaque soir. Tout a commencé là. Qui sont-ils ces habitants ? Des fournisseurs de l'armée bien sûr, mais aussi des commerçants et artisans indispensables à toute communauté humaine, des boulangers, épiciers, bouchers, maçons, écrivains publics, etc. Cette période a été longue et difficile, mais toutes les marches ne commencent-elles pas par un pas. C'est la vie des pionniers. C'est la vie du bordj.

L'insécurité, le manque de moyens financiers, le défaut de moyens de transports et de communications, la méfiance, la méconnaissance de la langue et des coutumes arabes, ralentissent le développement de la ville et de la région. Il faudra attendre de longues années avant de percevoir les premiers frémissements d'une éclosion attendue. Qu'importe, le coup d'envoi était donné.

Un sous-officier des Chasseurs, libéré de l'armée, et encouragé par les autorités, s'installe à Saïda. C'était un paysan auvergnat, il construisit sa maison près de la rivière. Il s'appelait Allène. Il y fit souche. Ses petits-enfants, François, Charles, leur sœur, Mme Bernier, furent nos amis, et le dernier, Albert, fut mon camarade de classe. Il a pris une retraite de commandant dans la région de Toulouse et Paul Allène, son arrière-petit-fils, habite aujourd'hui Béziers, tout près de nous.

Les Allène avaient ouvert la voie, et dans leur sillage les tout premiers colons arrivent, les Plinois, les Boudol, les Pillon, Biron, Besombes, mon oncle Robert, mes grands-parents Albaladéjo, Vidal, les Musquère, Cambas, Grosdemange, Solari, Pagny, Conventz notre garde-champêtre, qui faisait marcher la ville au rythme de son tambour : Quessada, Belmonte, Sigwalt, Wagner et d'autres dont les noms ne me reviennent pas en mémoire. La colonisation officielle n'avait pas encore démarré et pourtant on perçoit déjà les premiers signes de l'explosion. Les plus hardis achètent des terres et s'installent, malgré l'imbroglie que constitue l'indivision et le droit successoral musulman. Ce n'est pas encore la colonisation, mais on n'a pas le temps d'attendre. Sur les pas des pionniers, les nouveaux colons arrivent. Ils sont souvent des parents ou des amis des premiers, tentés eux aussi par l'aventure. Il en vient de partout. Du Midi surtout et du centre de la France : en 1848 les premiers déportés, après 1870 les Alsaciens qui fondèrent plusieurs villages (Nazereg, Taria) et parce qu'on avait besoin de main-d'œuvre et de peuplement, il en arriva de tous les pays riverains de la Méditerranée. C'était la ruée vers l'or, ou du moins ils le croyaient. Qu'importe, ils n'avaient plus rien à perdre et c'est ainsi qu'à Nazereg, arrivent les Burg, les Muller, les Meyer, mais aussi les Ségur, les Mathieu, grands-parents et parents de notre amie Mémé Segond, une fidèle de « L'Écho de l'Oranie », les Jobert, les Saby, Romera, Pardiès, Devillers de l'Isle Adam, les Flinois dont le nom restera accolé à celui de Nazereg, à Francetti, les Peyrotte, Eppelin, Planellès, Plantier dont la ferme s'appelait le Caravanèrail, Esclapez, Serano ; et, aux Hassasnas, les Vidal, Solari, Pardiès, Catroux, Martinez, Dufour, Lopez, Fumaroli, Saint-Vignes, Ruilliat, Escudie, Traversé, à Charrier, notre doyen et ami M. Jules Alibert, « 96 ans aux abricots », Galindo, Santana, Brunel.

A Aïn-el-Hadjar, où Guy de Maupassant séjourna en 1885, et qu'il cite et décrit dans un de ses romans, les Albaladéjo bien sûr, mais aussi les Legendre, les Vidal, Cerrafang, Bayle, Bernat, Guirao, le docteur Escudie et M. Jourde qui se disputèrent la mairie, mon cousin Georges David, aujourd'hui installé à Mâcon avec ses quatre garçons, Cantau, mon ami Adrien, Veillon, les Marin, Pellegrin, Soler des amis de toujours, et aussi Duranceau, Cenalès, Jean Paez, Montoya, Ladruze, et bien entendu les Ortéga, Fouchaud, Dona et aussi Mme Puerta plus connue sous le nom de Maria Vivès. Et comment oublier M. Tela, notre garde-champêtre et son cheval gris, et M. Poullalion, notre facteur, qui faisait ses tournées à bicyclette. Il fallait le faire chez nous ! Aux Maalifs, la plaine comme nous disions, les Baylé, les Aachieri, André, les Merlo, Zamora, Rapard, Merin, Chabaud, Sabaton, Bruneau, le père Bruneau, candidat à toutes les élections et qui

faisait ses tournées électorales à pied, les Martinez, Ascheri, les Bombezy, les Ségura, Carrègue, Galstalter, Cazorla, Vincent, la C.A.D., De Meuron, Garcia, Menchon, René Lopez, Soler, Maldonado, Mañas, à Fenouans et Doui Thabet, toujours Vidal puis Henri Meissonnier son petit-fils, Tedgui, Garrigues, Trojani, Fernand Martinez, Jaillet, Billard, Juan et cette liste est loin d'être complète.

Ils avaient cru à la terre promise, et la réalité était différente. Certes, les terres étaient bonnes, la pluviométrie suffisante, mais à 950 m d'altitude moyenne le climat continental était dur, très dur. Il neigeait chaque hiver. Une gelée de printemps pouvait anéantir en une nuit les espérances d'une année de travail. Et puis tout était à faire. Trouver de l'eau, élément essentiel de vie, construire pour abriter sa famille et marquer sa présence, défricher, épierrier, acheter du bétail et du matériel, mettre en terre les premières semences... et la réussite ne fut pas toujours à la mesure des sacrifices consentis. Mais quel acte de foi ! Il manquera toujours l'empreinte de cette époque à ceux qui ne l'ont pas vécue. Il y eut des succès et des échecs graves. Mais dans les difficultés, les hommes venus de tous les horizons, apprirent à se connaître et à s'aimer. Ils devinrent solidaires. Les Français avaient apporté la culture de la vigne et des arbres. Les Espagnols la culture à sec des céréales. Les Arabes l'élevage du mouton et le sens de l'hospitalité. Les Italiens comme toujours furent des bâtisseurs, les Juifs leur sens des affaires, mais aussi la solidarité, la façon de donner, l'imagination et la ténacité. Et puis ils apprirent ensemble que la patience est une vertu cardinale, et découvrirent d'instinct la nécessité de mettre en harmonie leurs intentions et leurs possibilités. C'était parti !

Dans le même temps, la ville en plein essor, s'extrayait de la Redoute et s'étendant vers l'Ouest, vers la gare, où arrivait, en 1882, la ligne à voie étroite créée par la France pour les transport des alfas et qui reliera plus tard Oran à Colomb-Béchar. Nous n'étions plus coupés du reste du monde. Aïn-el-Hadjar, centre de pressage et d'emballage des alfas, connut alors un essor inattendu. Maupassant parla de tout cela dans son roman.

Dans notre région, le premier centre de colonisation fut créé à Charrier, en 1884. Notre ami, le docteur René Bordères, conseiller général et délégué à l'Assemblée algérienne, y naquit, son père y étant instituteur. D'autres suivirent aux environs de 1900.

Les lots de colonisation étaient trop petits. Ce ne fut pas une réussite. La commune de plein exercice atteignait l'âge adulte. Le premier maire en fut M. Schenk. Ce ne fut pas un maire élu (1882-1884). C'est avec l'arrivée de Charles Solari à la mairie (1884-1896) que la ville accéda à la vie politique et prit un essor décisif. La ville nouvelle, hors remparts, allait se construire, mais pas dans le désordre. Un plan d'urbanisme, établi par M. Rey, un architecte en avance sur son temps, dotait la cité d'un outil de travail incomparable. Des avenues larges furent tracées, des rues bien orientées, des jardins, des espaces verts furent prévus. L'eau était abondante. On planta arbres et jardins qui rendirent notre ville si agréable. Plus tard, beaucoup plus tard, un officier supérieur des Eaux et Forêts, M. Grillot, amoureux de son métier et d'une ténacité incroyable, compléta cet effort, créant de toutes pièces autour de la ville une splendide forêt de pins, qui acheva de transformer en espace vert, ce coin de terre brûlé par le soleil. Il fallait le faire !

Le maire, M. Charles Solari, père de notre ami Maurice, installé aujourd'hui à Béziers, fut à l'origine de tous les travaux d'édilité et Saïda n'ayant pas de mairie il fit construire à ses frais notre belle et actuelle mairie. Il l'étreigna en y épousant Mlle A. Flinois. Je n'ai jamais retrouvé dans les archives de l'époque qu'il ait été remboursé de cette dépense. M. Joseph Flinois lui succéda (1896-1920). Ses réalisations furent nombreuses : un réseau d'eau, d'adduction d'eau et d'égouts remarquables la nouvelle église aujourd'hui rasée, le marché, le théâtre, le premier groupe scolaire qui porta son nom avant de s'appeler Jules-Ferry, permirent à Saïda de devenir une ville coquette et soignée. Il mourut en 1920, victime, déjà, d'un accident d'auto. Il était le père de notre ami Maurice, aujourd'hui à Sète, et de M. et Mme Marcel Peyre, malheureusement disparus. M<sup>re</sup> Curel lui succéda (1920-1924), suivi de M. Joseph Vidal (1924-1930) qui renoua avec la tradition des maires, issus de Saïda ; il fut conseiller général et marqua sa législature en faisant don à la ville de tous les terrains dont elle avait besoin. M. Joseph Vidal est le père de Mme Meissonnier, notre grande amie Laurence Vidal (pour nous), installée aujourd'hui à Antibes, près de la famille de son fils Henri et entourée de ses petits-enfants. Il passa la main au docteur

Rehm (1931-1935), dont aucune Saïdien ne peut évoquer le souvenir sans émotion.

Yvonne Finaz, sa fille, habite Paris depuis son mariage. A la même période, le docteur Feriot, mon ami Feriot, était conseiller général. Cécile Feriot, son épouse, habite aussi Paris. Ce fut ensuite la législature de M. Jean Traverse, (1935-1944) dont la gestion scrupuleuse permit à la ville de traverser une période difficile.

Notre ami Marcel Bertrand fut le magistrat de notre ville de 1944-1947. Francis Baylé (1947-1959) enfin et son équipe, apportèrent leur pierre à l'édifice. C'était une équipe formidable, un bloc cimenté par l'amitié dont les adjoints étaient : André Sabaton, Pierre Paulloin, Paul Trojani, Hamidat Abdel Kader, Jacob Teboul et les conseillers Abensour Maxime, Aguado Jean, Banos Jésus, Catroux Alexandre, Cazès Jules, Mme Chatin Renée, Jaufret Paul, Lascar Moïse, Martinez François, Meissonnier Henri, Mira René, Rey Louis, Snaoui Mohamed, Tichane Fernand et Traverse Lucien, et l'équipe du 2<sup>e</sup> Collège dont je me rappelle Medeghri Ali, Tandjaoui, Zinaï Fektar, Maar Tayeb ; je ne pouvais pas ne pas les citer.

L'état-major aussi de nos collaborateurs municipaux, dévoués et compétents. Paterna Joseph, Cheraqui Sadia, Bachir et Fuster, l'architecte Cabanel et Fechmann, Mmes Gouchet, Renée Moher, Tazi, Fekhar et bien entendu les plantons Kadda et Djibali, et tous les autres qui ne mériteraient pas moins d'être cités.

Mes concitoyens m'ayant élu au Conseil général et à l'Assemblée algérienne, mes fonctions devenaient lourdes. Il me fallait un collaborateur. Marcel Saint-Vignes loua sa ferme et devint celui-là. Marcel était un homme de caractère. Avec son regard bleu qui vous regardait droit dans les yeux, il était d'un dévouement absolu, et fidèle au sens latin du terme. C'était mon ami. Je ne veux juger personne, je ne parlerai donc pas du dernier maire de Saïda.

La commune mixte avait suivi une voie parallèle. Elle avait créé, organisé et mis en place des structures administratives qui se révélèrent efficaces ; et permirent un développement économique et social évident.

Je voudrais rendre un hommage particulier aux hommes d'élite que furent les administrateurs de la commune mixte. Parlant couramment l'arabe, connaissant profondément les habitudes, les mœurs et les traditions musulmanes, à la fois administrateurs, juristes, médiateurs souvent, éducateurs, conseillers agricoles, financiers, syndicaux, créateurs de coopératives de céréales et de matériel, ils furent des guides écoutés, appréciés, et justifièrent par leur action leur présence et leur réussite. S'ils n'avaient pas existé, il eût fallu les inventer. Depuis, M. Millières et M. De Cazanove, dans mon enfance jusqu'à mon ami, M. Dietrich, qui fut le dernier administrateur de la commune mixte de Saïda, je cite de mémoire MM. de Ruaz, Martin Dupont, Le Men, Chassaing, Berger, Philibert, Mathiot, Ivarra, Marmey, Lhermitte, Freychet, Emmanuel Bastos, Le Sept, André Netwiller, et j'en oublie bien entendu.

Francis BAYLÉ.

(A suivre.)

## NOSTALGIE

Flammes des verts cyprès, parures de Provence,  
Quand vous tremblez au vent du soir sur les vergers  
J'en vois d'autres là-bas au long des orangers  
Plantés avec amour en si belle ordonnance !

Lune qui chaque nuit reviens avec constance  
Au Ciel de mon exil, puis-je t'interroger,  
Toi qui brilles toujours sur ORAN, sur ALGER,  
Sur nos maisons perdues dans la honte et l'outrance ?

Hirondelle qui sais le prix des renouveaux,  
Lors d'un prochain survol aux journées printanières  
Du pays où se sont endeuillés nos drapeaux

D'un coup d'aile descends au cœur des cimetières  
Et, très discrètement, aux portes des tombeaux  
Transpose en gazouillis nos ferventes prières...

Pierre PEYBERNÉS.